

The Art Newspaper

Magdalene Odundo : « Danser avec l'argile »

À l'approche de son exposition à la Biennale de Venise, l'artiste évoque son parcours, sa pratique et la place enfin reconnue de la céramique dans l'art contemporain.

Par Louisa Buck

28 mars 2022

Longtemps reléguée aux marges de l'art contemporain, la céramique connaît aujourd'hui une reconnaissance sans précédent. Après plusieurs décennies consacrées à la création de ses vases aux formes sensuelles et organiques, l'artiste kényano-britannique Magdalene Odundo revient sur son parcours et sur la relation singulière qu'elle entretient avec l'argile.



Magdalene Odundo débute sa carrière dans la publicité au Kenya avant de découvrir sa vocation de céramiste après son arrivée au Royaume-Uni. « La céramique a immédiatement attiré mon regard, car j'ai soudain compris combien j'aimais les objets », explique-t-elle. Avec l'aimable autorisation de Thomas Dane Gallery.

Magdalene Odundo est mondialement reconnue pour ses vases façonnés à la main et soigneusement polis. Soumises à plusieurs cuissons afin d'obtenir une profondeur chromatique exceptionnelle, ses œuvres puisent leurs références dans les traditions artistiques et artisanales du monde entier. Cette richesse d'influences était particulièrement visible dans *The Journey of Things*, l'importante exposition qu'elle a conçue en 2019 au Hepworth Wakefield et au Sainsbury Centre de Norwich, réunissant plus de cinquante de ses œuvres aux côtés d'objets historiques et contemporains.

Née et élevée au Kenya, Odundo commence sa vie professionnelle dans une agence de publicité à Nairobi avant de rejoindre le Royaume-Uni en 1971 pour suivre une formation en art commercial à

la Cambridge School of Art. Progressivement attirée par la création artistique, elle poursuit des études en céramique, gravure et photographie au West Surrey College of Art and Design, avant d'intégrer le Royal College of Art.

Au cours de plus de quarante années consacrées à l'enseignement, elle exerce comme artiste, chercheuse, conférencière et examinatrice auprès de nombreuses universités à travers le monde. Elle est aujourd'hui chancelière de l'University for the Creative Arts.

Son travail est actuellement présenté dans l'exposition *Body Vessel Clay: Black Women, Ceramics and Contemporary Art* à Londres ainsi qu'au Fitzwilliam Museum de Cambridge. À partir du 29 mars, elle participe à l'exposition collective *A Matter of Life and Death* à la Thomas Dane Gallery de Naples, avant de rejoindre en avril *The Milk of Dreams*, l'exposition centrale de la 59e Biennale de Venise conçue par Cecilia Alemani.

The Art Newspaper :

Cette année, votre travail est présent dans des contextes extrêmement variés. Comment vivez-vous cette visibilité ?

Magdalene Odundo :

J'ai le sentiment que quarante années de travail portent enfin leurs fruits ! Je suis profondément heureuse de constater que mon œuvre a contribué à combler certaines fractures au sein des traditions artistiques et culturelles.

J'ai également pu accomplir ce que j'ai toujours recherché : atteindre un stade où le travail est regardé et analysé pour lui-même, non seulement dans son contexte contemporain, mais aussi dans une perspective historique plus large.



Un ensemble de vases polis caractéristiques de Magdalene Odundo présenté dans l'exposition Body Vessel Clay à Two Temple Place, Londres.

© Magdalene Odundo / York Museums Trust

Vous avez souvent affirmé vouloir que vos vases soient « façonnés par le monde global dans lequel nous vivons ». Au Fitzwilliam Museum comme dans *The Journey of Things*, vous les avez présentés aux côtés d'objets issus de différentes époques et cultures.

Pour moi, l'essentiel est qu'ils puissent scintiller, dialoguer et cohabiter avec tous ces autres objets. Le monde dans lequel nous vivons est un monde unique et partagé.

Le titre de la Biennale de Venise, *The Milk of Dreams (Le lait des rêves)*, me paraît d'ailleurs particulièrement juste. Il y a plusieurs années, j'ai découvert dans la vallée du Rift, au Kenya, un récipient à lait qui m'a profondément marquée. Les Turkana et les Massaï conservent généralement leur lait dans des Calebasses, mais celui-ci était un vase en céramique d'une qualité sculpturale exceptionnelle, associant la forme d'une calebasse à celle d'une plante carnivore.

L'idée du miel et du lait extraits d'un même objet y était réunie avec une grande poésie. Ce souvenir m'est immédiatement revenu lorsque Cecilia Alemani m'a parlé du titre de l'exposition.

Une histoire révélatrice raconte que lorsque votre professeur Eduardo Paolozzi, au Royal College of Art à la fin des années 1970, vous a conseillé de visiter le British Museum, il a été surpris de vous voir vous diriger non vers les collections africaines, mais vers les céramiques du designer victorien Christopher Dresser.

Cela a été un moment très révélateur pour moi, parce qu'il partait d'hypothèses très arrêtées sur ma manière de penser. Eduardo et nombre de ses contemporains s'intéressaient à ce qu'ils appelaient alors « l'art primitif » et empruntaient des idées à l'Afrique, à l'Océanie ou au Pacifique.

Je ne suis pas certaine qu'ils aient toujours pris le temps d'examiner ces œuvres en profondeur pour comprendre véritablement leur origine. En Afrique notamment, la capacité à tirer des idées de l'expérience de la vie est fondamentale. La relation entre le monde des vivants et celui des ancêtres constitue également un élément essentiel qui structure les sociétés.

Pour ma part, j'ai toujours cherché à élargir mon horizon. Je voulais inscrire mon travail dans une perspective historique tout en développant un langage universel de l'objet et du design, sans renoncer à ma position d'artiste contemporaine.

Lorsque l'on enferme les œuvres dans des catégories héritées du passé, elles risquent de rester prisonnières de classifications devenues obsolètes.



Magdalene Odundo, *Untitled Vessel: Symmetrical Series* (2020).
Courtesy Thomas Dane Gallery.

Vous avez grandi au Kenya avant de venir au Royaume-Uni en 1971 pour étudier les arts graphiques et commerciaux. Qu'est-ce qui vous a conduit vers la céramique ?

Le Kenya n'avait obtenu son indépendance qu'en 1963 et nous appartenions encore à la génération issue des luttes pour la liberté.

Lorsque je suis arrivée à Cambridge, le mouvement Black Power était particulièrement actif aux États-Unis. Nous nous réunissions pour voir des films, lire des ouvrages politiques et réfléchir à notre propre situation.

Peu à peu, j'ai commencé à remettre en question la publicité et le système de valeurs qu'elle véhiculait. Tout reposait sur la possession de biens matériels. Je me demandais qui, en Afrique, pouvait réellement accéder à tous ces produits.

Si la publicité avait davantage servi des objectifs éducatifs ou contribué à améliorer les conditions de vie, notamment dans le domaine de la santé, je m'y serais sans doute sentie plus à l'aise intellectuellement et philosophiquement.

Je cherchais une autre voie. Sur les conseils de Zoë Ellison, qui enseignait la céramique, j'ai intégré l'école d'art de Farnham. L'établissement possédait un excellent département d'histoire de l'art et d'études complémentaires.

La section gravure était remarquable — et j'aime toujours pratiquer la gravure et la photographie — mais c'est la céramique qui a immédiatement retenu mon attention. J'ai soudain compris à quel point j'étais fascinée par les objets.

Pourquoi l'argile est-elle restée votre matériau de prédilection ?

L'argile possède une dimension profondément humaine que l'on retrouve moins dans d'autres formes d'expression artistique.

Dans beaucoup de disciplines, on commence par concevoir une idée avant de l'appliquer. Avec l'argile, pensée et action se développent simultanément. On réfléchit avec la matière autant qu'on la façonne.

On ressent l'argile à travers le corps et les mains, particulièrement lorsqu'on travaille sans tour. La relation est très différente d'une approche purement conceptuelle où l'on chercherait simplement à illustrer une idée.

Ce qui me fascine, c'est la combinaison entre l'exigence technique — réaliser une forme aussi parfaite que possible — et l'abandon de soi que suppose la création d'un vase.

En ouvrant puis en refermant l'argile pour former un récipient, on ouvre également quelque chose de soi-même. Puis vient le moment de façonner le col et le bord ; l'objet acquiert alors une présence presque humaine.

Une fois cette forme obtenue, il est encore possible d'ajouter, de retirer ou de transformer certains éléments. J'aime cette liberté d'improvisation qu'offre l'argile. Plus on travaille la matière, plus on y insuffle quelque chose de notre propre humanité.

Vous comparez souvent le vase au corps humain. Celui-ci semble constituer votre principale source d'inspiration.

Chaque jour, lorsque j'entre dans mon atelier, je repense aux personnes que j'ai observées dans la rue, dans un supermarché ou dans une exposition.

Je suis attentive à la manière dont elles occupent l'espace, même lorsqu'elles sont simplement assises à regarder devant elles.

J'aime imaginer leur respiration : l'inspiration qui dilate le corps comme un contenant, puis l'expiration qui le ramène vers lui-même.

Lorsque je crée mes vases, je retrouve ce mouvement. D'autant plus que les pièces restent relativement poreuses puisque je cuis l'argile à basse température.



Magdalene Odundo, *Untitled Vessel: Symmetrical Series* (2021).
Courtesy Thomas Dane Gallery.

Bien que vos vases ne soient pas destinés à un usage fonctionnel, ils conservent toutes les références liées à l'objet utilitaire.

Les pots et les récipients ont toujours accompagné l'existence humaine. Ils sont liés à notre alimentation, à nos gestes quotidiens et à la manière dont nous prenons soin de nous-mêmes.

Ils possèdent également une dimension spirituelle. Dans de nombreuses cultures, ils servent de médiateurs, permettent le partage et rassemblent les communautés.

J'ai toujours été fascinée par les céramiques funéraires. En Afrique de l'Est, d'où je viens, les personnages importants étaient parfois enterrés assis dans une chambre funéraire entourée de nombreux récipients en argile destinés à les accompagner dans l'au-delà.

Les céramiques gréco-romaines constituent un autre exemple remarquable. Elles permettent de représenter des scènes et de raconter des histoires. La céramique peut devenir une véritable surface narrative capable de transmettre un récit sans avoir recours à l'écriture.

Pendant vos études au Royal College of Art, vous avez séjourné deux mois au Pottery Training Centre d'Abuja, au Nigeria, où vous avez appris la technique traditionnelle Gwari que vous utilisez toujours aujourd'hui. Pourquoi cette expérience a-t-elle été déterminante ?

Bien qu'il s'agisse de modelage à la main, c'est avant tout un procédé extrêmement sculptural.

Les artisanes Gwari ne travaillent pas à partir de longs colombins comme dans de nombreuses traditions céramiques. Elles sculptent directement la masse d'argile et construisent progressivement les parois du vase.

Cette approche m'a profondément marquée. Je voulais pouvoir ressentir simultanément l'intérieur et l'extérieur de la forme en cours de création.

J'avais besoin de penser avec l'argile. C'était presque une nécessité spirituelle : sentir que mon regard, mon esprit et mon corps œuvraient ensemble pour comprendre la forme autant que pour la produire.

Leur manière de travailler ressemble aussi à une danse. L'argile reste immobile sur son support tandis que la céramiste tourne autour d'elle.

On a véritablement l'impression qu'elle danse autour du vase qu'elle façonne. Lorsqu'elle atteint le bord supérieur, ses gestes s'accélèrent au point de donner l'illusion d'une rotation continue.

C'est une pratique profondément sculpturale, mais aussi une manière de devenir soi-même le tour.

Vous n'utilisez pas d'émail mais un engobe, puis vous polissez la surface avant la cuisson, en contrôlant l'oxygène du four pour obtenir soit des rouges éclatants, soit des noirs irisés.

La cuisson est probablement l'étape que j'apprécie le moins. Je la trouve extrêmement éprouvante et j'ai souvent tendance à la repousser.

Pourtant, elle est essentielle, surtout pour les pièces rouges obtenues par oxydation. Elles doivent être irréprochables, comme une ballerine sur scène. Le moindre défaut devient immédiatement visible.

Les pièces noires carbonisées reçoivent quant à elles leur finition grâce à la flamme. C'est un peu comme le glaçage sur un gâteau : sans cette touche finale, l'ensemble n'est pas complet.

Depuis les années 1980, époque où vos œuvres étaient considérées uniquement comme de l'artisanat, le regard porté sur la céramique a profondément changé. Aujourd'hui, de nombreux artistes vous considèrent comme l'une des grandes pionnières de cette évolution.

Je suis très touchée lorsque de jeunes artistes citent mon travail comme une référence. Pour moi, c'est le sentiment d'une mission accomplie.

Mais il reste toujours quelque chose à apprendre et à améliorer. C'est précisément ce qui rend la création artistique si passionnante.

Chaque nouvelle œuvre ouvre la voie à une autre. On découvre constamment de nouvelles possibilités.

Si j'ai laissé une trace derrière moi, j'espère simplement qu'elle aura été une trace honorable.

Expositions

- **Body Vessel Clay: Black Women, Ceramics and Contemporary Art**, Two Temple Place, Londres, jusqu'au 24 avril 2022.
- **Magdalene Odundo in Cambridge**, Fitzwilliam Museum, Cambridge, jusqu'au 24 juillet 2022.
- **A Matter of Life and Death**, Thomas Dane Gallery, Naples, du 29 mars au 28 mai 2022.
- **The Milk of Dreams**, 59e Biennale de Venise, du 23 avril au 27 novembre 2022.